

Introduction

Un premier regard sur les chiffres du marché de l'art mondial appelé internationalement « *fine art* », qui affiche un volume de 65 milliards de dollars en 2021 légèrement supérieur à ce qu'il était en 2019 avant la pandémie mondiale, montre que les États-Unis, la Chine et la Grande-Bretagne en représentent à eux seuls 80 %, laissant la France qui devance l'Allemagne et l'Italie loin derrière. Mais cela ne suffit pas à faire le constat d'un marché de l'art qui ne serait basé que sur l'offre et la demande. Le marché de l'art est le reflet de la reconnaissance des artistes et de leurs perceptions, au regard des différents enjeux politiques et économiques de leurs pays qui fondent leur puissance et leur influence sur l'échiquier international. Ainsi, les pays prescripteurs vont vouloir accompagner leur puissance politique et économique de leur rayonnement culturel. Le patrimoine d'un pays ne se résume pas à sa géographie, ses conquêtes territoriales, ses richesses naturelles, industrielles et technologiques, il est aussi constitué de son « aura » culturelle au-delà de ses frontières. Une nation ne pouvait se définir sans art comme le déclarait le philosophe allemand Hegel, cela nous éclaire sur les raisons pour lesquelles les pays expansionnistes et colonisateurs ont toujours diffusé par différents moyens leur *soft power* culturel.

La forte médiatisation autour des records de ventes de lots iconiques, la multiplication des foires à Miami, Londres, Paris et plus récemment à Hong Kong et Séoul, comme le succès de l'ouverture du Louvre Abu Dhabi ou les négociations complexes autour du projet du Centre Pompidou à Shanghai ainsi que les

multiples réactions face au projet de Jeff Koons d'installer une œuvre monumentale à Paris, sont autant de signes soulignant le rôle actif de l'art contemporain, comme outil d'influence et qui entretient la hiérarchisation entre les nations. L'art devient, plus que jamais, un marqueur de puissance, il mesure le degré d'émancipation, de développement d'un pays, son pouvoir d'attraction comme modèle de société et, donc, sa place dans le système géopolitique. Si, comme on le verra, l'utilisation de l'art comme vecteur de puissance a toujours existé, ce sont les États-Unis qui l'ont perfectionné pour devenir ce que le professeur américain Joseph Nye, en 1990, a appelé le *soft power*. Il s'agit d'influencer les autres avec des moyens non coercitifs. Après la Seconde Guerre mondiale, ce sera la mission des États-Unis d'exporter sa culture, fondée sur des valeurs de liberté face à l'idéologie du bloc communiste. Les États-Unis ont compris le rôle stratégique de l'art contemporain, porteur d'un esprit de nouveauté et dont les artistes accompagnés des « *taste makers* » que sont les critiques d'art, les collectionneurs, les musées seront les ambassadeurs. L'influence de l'art contemporain américain sera renforcée par la force du marché qui fait de l'œuvre d'art contemporain, au-delà de sa valeur symbolique, et à la différence du théâtre, du cinéma ou de la littérature, un objet avec une présence physique, qui peut circuler et s'échanger facilement. Pendant une grande partie de la seconde moitié du xx^e siècle, on va assister à la globalisation de la scène artistique, fondée sur des valeurs occidentales, avec une très forte domination américaine. Mais de ce centre, des périphéries régionales vont se constituer dans les années 1970, elles correspondent à la naissance de nouvelles puissances économiques dont certaines, comme la Chine, aux ambitions mondiales déclarées, cherchent à

concurrer le monopole américain puis, plus largement, occidental. Vont apparaître aussi à la fin du xx^e siècle une remise en cause de la domination occidentale qui va se traduire par des revendications historiques et sociologiques des valeurs culturelles bousculant les contenus du marché de l'art et donc son équilibre. Les différents acteurs de l'écosystème de l'art moderne et contemporain vont accélérer la présence et la reconnaissance d'artistes issus des différentes minorités ethno-raciales ou de genre et prendre en compte les revendications des pays anciennement colonisés pour une approche de l'histoire de l'art plus éthique autour du récit mémoriel, comme avec le sujet sensible des restitutions d'œuvres d'art et la défense des artistes autochtones.

On a choisi d'étudier l'évolution des liens entre les arts plastiques et la géopolitique, à travers les rôles des différents acteurs, artistes, conservateurs et curateurs, collectionneurs, musées, pour mieux appréhender la situation au seuil du premier quart du xxi^e siècle et chercher à évaluer si le *soft power* américain, et plus largement « occidental », domine toujours ou s'il est remis en question et concurrencé par d'autres pays nouvellement prescripteurs. Ces nations sont, elles aussi, profondément concernées par leur émancipation par rapport à l'ordre culturel mondial fortement occidentalisé et elles utilisent l'art comme instrument d'influence pour construire d'autres voies. La réalité de ces tentatives et leurs résultats ne font que prolonger la réalité des rôles politique et économique des pays et leur place sur l'échiquier mondial.